

A vol d'oiseau

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[8] (1905)**

Heft 36

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255443>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUUY



No 36

Supplément du Dimanche 10 septembre

1905

A VOL D'OISEAU (Fin)

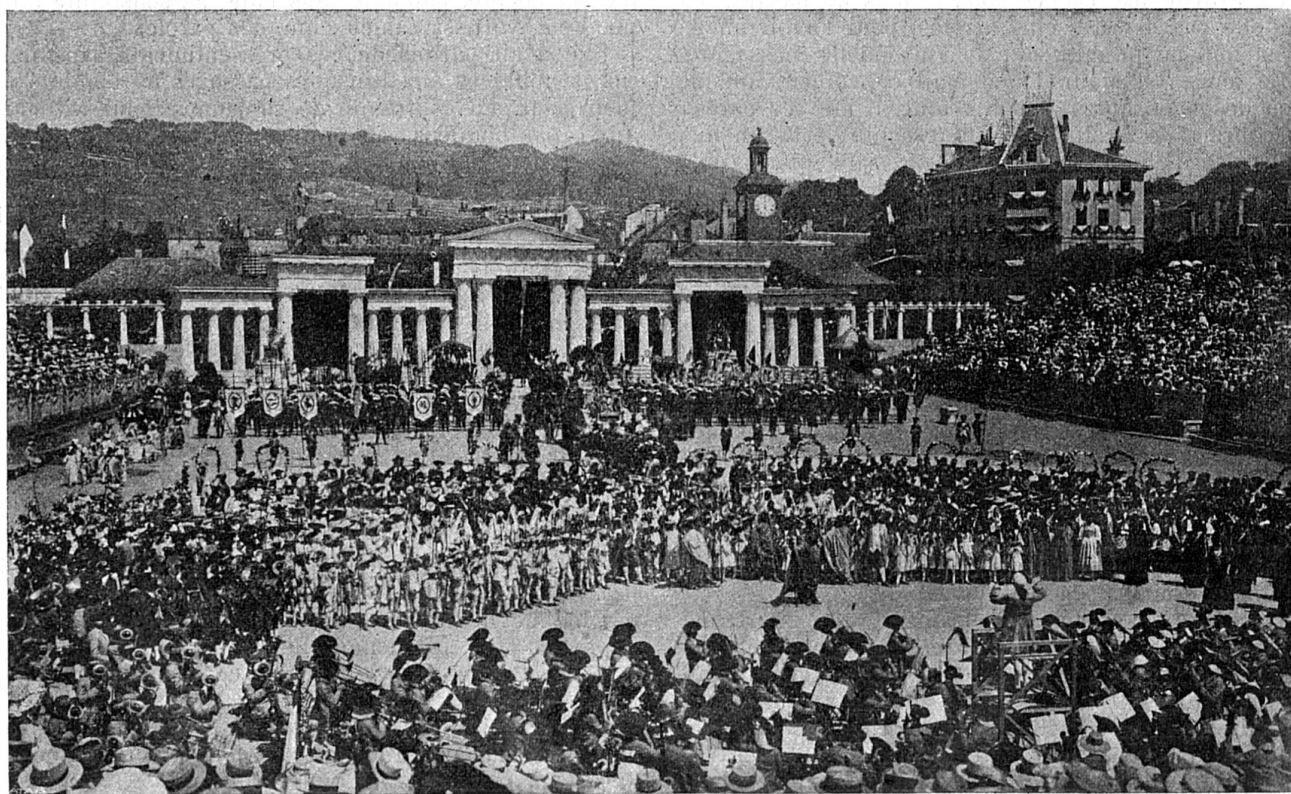
— Oh! non, s'écria-t-elle, pas adieu, au revoir! Vous êtes obligé d'attendre à demain pour repartir. Une nuit n'est pas de trop pour vous remettre. Je m'échapperai au lever du soleil, avant qu'on ait besoin de moi. Nous aurons encore une heure de causerie. Puis, vous reviendrez, dites! Qu'est-ce que je ferais, maintenant, si vous ne me laissiez cet espoir?

La Maurelle sourit à cette naïve explosion. Il fut sur le point de céder à un appel qui s'accordait avec son propre désir. Mais, à la réflexion, un point d'honneur s'imposa: cet épisode inattendu de son voyage

ne devait pas être, pour lui, une aventure au dénouement vulgaire.

Ce n'était pas une passagère émotion qui l'étreignait. Cette petite âme toute neuve, pétrie de chaste ignorance, méritait ses plus délicates attentions. Avant tout, il ne fallait pas compromettre la jeune fille. Pour que sa protection devînt efficace, il faudrait l'exercer de loin, lors même que, dans son inexpérience, Aliette demanderait davantage.

Seulement, quelle raison allait-il lui donner d'un refus de revoir immédiat? Il allait paraître inhumain



A VEVEY. — Fête des Vignerons de 1905. — Le chœur final; hymne au travail.

Phot. Krenn, à Zurich.

et cruel à celle qui se confiait à lui. Elle l'implorait, les larmes aux yeux, de ne pas la laisser à son isolement; aurait-il le courage d'éteindre d'un mot la lueur dont sa promesse d'amitié venait d'illuminer cette jeune vie?

Comment arriver à faire comprendre, sans troubler ce cœur enfantin, les impossibilités morales qui s'opposaient à un plus long séjour?

Sans intention, les doigts de Raymond pressèrent ceux de la jeune fille. Elle ne les lui retira pas, mais se levant:

— Vous m'attendrez, dit-elle, c'est convenu. Vous n'allez pas, dès ce soir, vous remettre en route?

Raymond fit un effort pour répondre avec calme:

— Mademoiselle Aliette, ce ne me sera pas possible, il faut que je parte avant de vous revoir. Laissez-moi donc vous remercier dès à présent de vos bons soins. J'emporte de vous un souvenir qui ne me quittera plus; je vous laisse le mien en échange; nous ne nous oublierons pas mutuellement. Prenez courage à la pensée qu'un jour viendra, aussi peu éloigné que possible, je vous le promets, je vous le jure, où vous aurez le droit, comme les autres, de jouir enfin de la vie.

Et comme l'effroi de ce brusque adieu, écrit dans les grands yeux attristés de la jeune fille, lui poignait l'âme, il ajouta, très ému:

— Vous me croyez, n'est-ce pas? Vous serez plus heureuse, désormais, avec l'assurance que je vous donne?

Pour toute réponse, ne pouvant exprimer le mélange de radieux espoir et d'amertume profonde qui se faisait en elle, Aliette se pencha soudain sur le jeune homme; avant qu'il se fût rendu compte de son intention, elle avait saisi sa main, y posait avec ardeur ses lèvres et, sans un mot, franchissait la porte.

Oh! ce baiser! caresse inattendue et confusionnante! Raymond ne s'y trompa point, c'était le don d'une tendresse ingénue. Oui, il lui fallait partir, mais il n'oublierait pas la chère petite Alsacienne.

La Providence, cachée sous le nom de hasard, n'avait-elle pas des desseins arrêtés, pour l'avoir amené de si loin au premier nid de l'hirondelle messagère?

Le jeune La Maurelle en était convaincu, lorsque, bien des mois après, à son retour, il mit ses parents au courant de la situation intéressante de l'orpheline.

Il parla d'elle avec un si compatissant intérêt, qu'avec l'appui d'Edith, enthousiasmée de cet incident romanesque, il obtint qu'après la mort de la tante d'Aliette, celle-ci serait recueillie à la villa pour commencer l'éducation des plus jeunes enfants. On ne pouvait promettre mieux.

Dans ce but, de minutieux renseignements furent pris auprès des religieuses qui avaient fait l'éducation de la jeune fille. Elles se chargèrent par l'entremise du curé de la paroisse de celle-ci, de lui fournir les moyens de parachever seule ses études, insuffisantes à la mission qu'on lui réservait pour la suite.

IV

Deux années s'étaient écoulées.

Depuis six mois, Aliette vivait enfin dans un milieu familial, dans une atmosphère de paix, d'union parfaite et tendre, qui lui semblait le paradis.

Tout ce qui l'entourait augmentait cette impression de béatitude: la riante demeure sous ce ciel éternellement bleu, les champs de roses, les avenues d'orangers aux parfums souvent trop enivrants; oui, c'était bien un éden qu'embellissait pour elle l'affection délicate de la charmante Edith. Celle-ci la traitait en sœur. Tous, du reste, ne savaient qu'inventer pour lui faire oublier qu'elle se trouvait là à un rang de

dépendance.

De son côté, d'une reconnaissance exaltée, la jeune institutrice mettait un point d'honneur à passer le plus inaperçue possible. Son rôle était rendu facile par l'ascendant qu'elle avait pris sur la petite troupe tapageuse. Elle leur faisait l'effet d'un être d'essence particulière, nimbé d'une auréole surnaturelle. Dans l'esprit des enfants, les circonstances de sa venue parmi eux tenaient presque du prodige.

Puis, elle était si jolie, si menue, si douce, avec ses grands yeux ingénus. Les yeux de ceux et de celles qui ont passé près du monde sans le connaître gardent la lueur mélancolique des cieux qui n'ont jamais vu l'aube.

Qu'y avait-il de plus dans son âme à l'égard de son jeune protecteur? Raymond lui avait apporté la joie, lui avait appris le sens réel de ce doux mot d'ami dont, auparavant, elle ne connaissait que la définition. Pour cet ami, Aliette aurait tout sacrifié, sa vie même, en retour du bonheur qu'elle lui devait, bonheur au-dessus de tout ce qu'elle eût osé rêver.

Très naturelle dans ses rapports directs, d'ailleurs rares, avec le jeune homme, copiant son attitude sur la réserve de ce dernier, elle se contentait de jouir délicieusement de sa présence.

Il avait pris la direction de l'importante exploitation paternelle.

On était aux premiers jours du printemps. Sa classe terminée, Aliette avait pris son ouvrage et s'installait en un coin désert de la jolie véranda. Ce fut là que Raymond l'aperçut; il vint la rejoindre.

Pour la première fois, depuis qu'ils habitaient sous le même toit, ils se retrouvaient ensemble sans témoins.

Il s'assit à ses côtés et, tout de suite, sa physiologie émue frappa la jeune fille. Elle s'en fit intérieurement la remarque.

Leur conversation glissa sur des sujets quelconques, puis elle prit un tour plus intime. Raymond parlait de ses projets d'avenir.

Aliette sentit que quelque chose de grave, de mystérieux encore, palpitait dans l'air; sa sensibilité affinée l'en avertissait mieux que des paroles.

Elle avait parfois de ces pressentiments sans motifs, semblables aux brusques passages de l'ombre en plein jour. La contrainte de sa jeunesse lui revenait aussi par bouffées, au milieu de cette riche nature si libéralement épanouie. C'était cette contrainte, sans doute, qui la paralysait à l'heure présente.

En regardant à la dérobée le profil pensif de l'ami si cher, elle eut aussi le choc du souvenir aigu, toujours vibrant, de leur première rencontre.

Le voilà seul près d'elle, comme alors; pourquoi lui semble-t-il que ce n'est plus tout à fait la même chose? Dans son cœur fermentaient de nouveaux éléments faits de pensées confuses qu'il ne pouvait dé mêler encore.

Entre les arbres, des rayons adoucis s'espaçaient. L'odeur capiteuse de la campagne mettait en sa jeune tête des rêves inaccoutumés.

— Aliette! murmura-t-il soudain.

Il s'arrêta.

Oppressée, la jeune fille ne releva pas son front penché sur l'ouvrage. Son cœur, qui lui sembla comme inondé de lumière, battit à grands coups. Il ne l'appelait plus „Mademoiselle”.

— Aliette, reprit-il, savez-vous ce que l'on m'a proposé, hier?

Elle n'hésita pas, elle y avait si souvent pensé.

— Un mariage, répondit-elle d'une voix blanche.

— Oui, mais je veux votre conseil.

La nuit, la grande nuit se refit dans son esprit, une

nuît qui lui sembla bien noire, après l'éblouissement de tantôt. Si Raymond se mariait, l'obscurité serait désormais définitive en elle.

Oh! qu'il était cruel d'avoir à parler de cela! Pourquoi lui demandait-il son avis? Il est vrai qu'en pareil cas l'amitié reçoit les premières confidences.

— Est-ce une proposition qui vous tente? interrogea la pauvre Aliette.

— Une bonne opération de bourse à faire, dit en souriant le jeune homme.

Il vit se contracter et blémir le doux visage qui ne se savait pas si bien observé. Alors, fixé sur ce qu'il désirait apprendre, il continua hâtivement, la voyant souffrir:

— J'ai refusé, Aliette, sans attendre votre conseil; je tiens à me marier selon mon cœur. Dites-moi, ai-je raison?

Et comme elle demeurait silencieuse, vaguement impressionnée, il reprit:

— Avant de me décider, car je suis décidé, j'ai fait un long stage de six mois pour... vous mieux connaître. Ma petite amie, vous voudrez bien, n'est-ce pas? devenir ma chère petite femme, pour ne plus nous

quitter, pour vieillir ensemble. Vous êtes si complètement la fiancée idéale que j'ai toujours rêvée!

Rêvait-elle aussi, la blonde Alsacienne?

Non, car les lèvres du jeune homme, elle les sent ardent sur sa main dont il s'est emparé. C'est sa voix qui lui murmure:

— Je vous dois ce baiser depuis bien longtemps, ce baiser que vous m'avez donné là-bas, dans la vieille tour, en me disant adieu. Ah! qu'il me tardait de vous le rendre, et mille autres de plus!

De la pelouse fraîche, où neigeaient les pâquerettes, une brise douce aux mille senteurs montait, se condensait autour d'eux.

Dans leurs regards enfin confondus, Raymond et Aliette lurent le même doux secret, et ils restèrent là, silencieux, délicieusement oppressés par la chaude vie de leur double jeunesse.

Bien haut, bien haut sous le ciel de saphir, montaient par troupes allègres, les hirondelles croisant et recroisant; leurs petits cris joyeux semblaient dire aux nuages blancs effleurés: „Cet amour est un peu notre œuvre.”

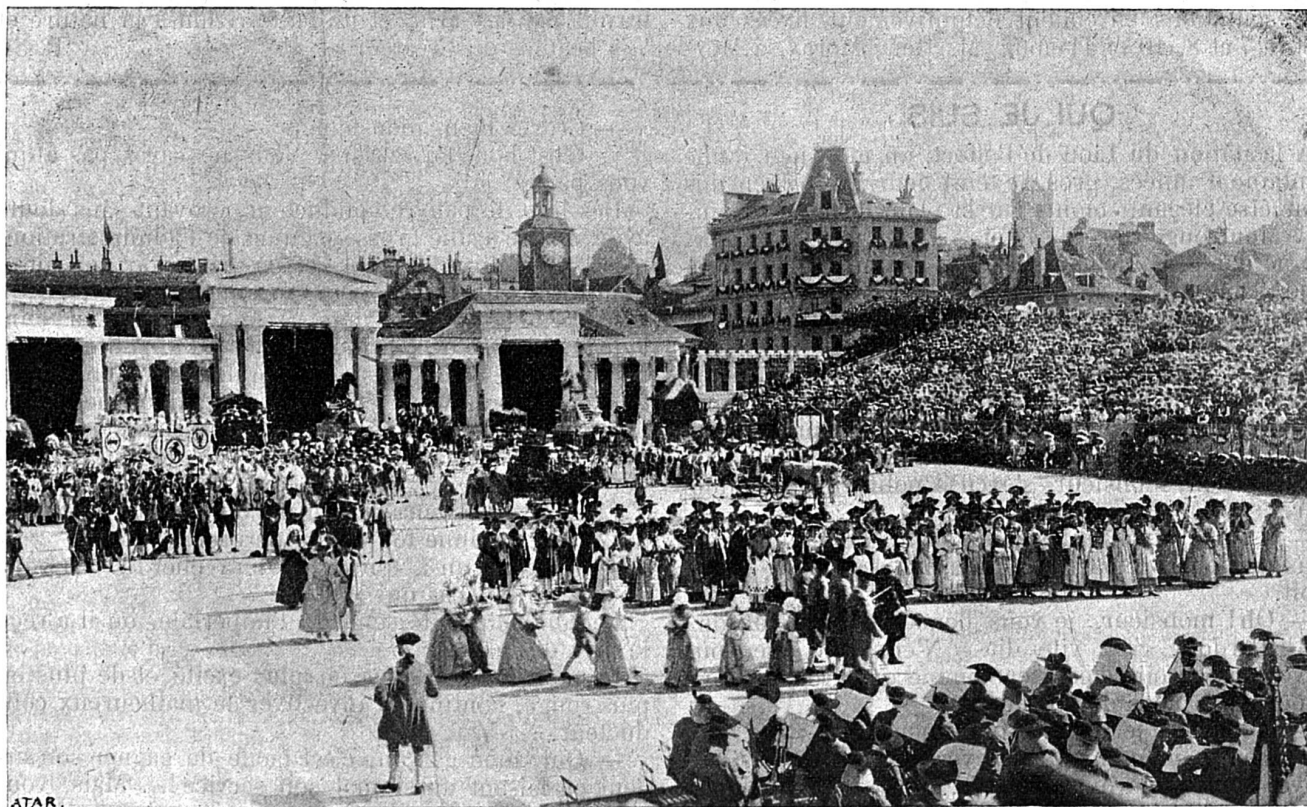
Comtesse CLO.

A VEVEY * FÊTE DES VIGNERONS

La Fête des Vignerons ne ressemble à aucune autre des grandes manifestations nationales: ce n'est pas un de ces « Festspiel » chers à la Suisse allemande, magnifiant des actions de guerre ou montrant les aspirations d'un peuple vers la liberté, encore moins une pièce de théâtre, de ce théâtre dit « national », mettant en scène un héros légendaire ou historique, ou groupant, reliés par un fil ténu, des pages de notre histoire. C'est une manifestation originale et caractéristique du génie du lieu, née du sol même où elle se célèbre; c'est la synthèse et la glorification artistique du travail agricole et plus spécialement de la culture de la vigne. Comme l'a dit Juste Olivier,

« C'est notre renom, notre création propre, notre chef-d'œuvre national. Elle est l'image du Pays de Vaud, des travaux de ses enfants et de leur joie. » De simple « parade » ou « cortège » d'une confrérie (corporation) de vignerons qu'elle était à l'origine, « elle a grandi peu à peu jusqu'à devenir l'émouvant spectacle qu'elle est aujourd'hui, unique en son genre, en profonde harmonie avec le sol qui lui prête la magnificence de son décor, fruit d'efforts persévérants, de beaucoup de rêves » (Ed. Rod).

Ce n'est ici le lieu ni le moment de rechercher les origines et de montrer les développements successifs de la Fête des Vignerons. Ils sont intimement liés à



A VEVEY. — Fête des Vignerons de 1905. La noce.

Phot. Wisard, Genève.